



Catherine Cusset et Xavier Houssin

Écrire, écrire, pourquoi ? Catherine Cusset Entretien avec Xavier Houssin

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Catherine Cusset. Entretien avec Xavier Houssin

Xavier Houssin

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1170

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Année d'édition : 2010

Date de mise en ligne : 17 janvier 2014

Collection : Paroles en réseau

ISBN électronique : 9782842461867



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

HOUSSIN, Xavier. *Catherine Cusset. Entretien avec Xavier Houssin* In : *Écrire, écrire, pourquoi ? Catherine Cusset : Entretien avec Xavier Houssin* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2010 (généré le 19 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1170>>. ISBN : 9782842461867. DOI : 10.4000/books.bibpompidou.1170.

Catherine Cusset

Entretien avec Xavier Houssin

Journaliste au *Monde* et à France Culture

Catherine Cusset est née à Paris en 1963 d'un père breton catholique et d'une mère parisienne juive, un héritage mixte qu'elle explore dans son roman *La Haine de la famille*. Ancienne élève de l'École normale supérieure et agrégée de lettres classiques, elle rédige une thèse sur Sade. En 1985, elle rencontre Philippe Sollers qui publie ses premiers articles dans *L'Infini*, puis son premier livre dans sa collection, et lui inspire plus tard un roman, *À vous*. Elle vit aux États-Unis depuis vingt ans. Auteure d'un essai sur le roman libertin, elle a enseigné pendant douze ans la littérature française du XVIII^e siècle à l'université de Yale, qui sert de scène à son roman *Le Problème avec Jane*, son premier gros succès, traduit dans une douzaine de langues. Elle se consacre aujourd'hui à l'écriture et vit à New York. D'inspiration souvent autobiographique, son œuvre comprend aussi bien des textes d'autofiction que des romans savamment construits. Elle y explore les thèmes de la famille, du désir et du corps et, véritable héritière des moralistes libertins, s'attache particulièrement à dénoncer notre aveuglement et nos contradictions dans le rapport à l'autre. Son écriture se caractérise par un ton direct et une absence de tabous teintée d'autodérision.

Romans parus aux Éditions Gallimard

La Blouse roumaine, 1990

En toute innocence, 1995, Folio 2001

À vous, 1996, Folio 2003

Jouir, 1997, Folio 1999

Le Problème avec Jane, 1999, Folio 2001, prix des lectrices de Gaël,

Grand prix des lectrices d'*Elle*, 2000

La Haine de la famille, 2001, Folio 2002

Confessions d'une radine, 2003, Folio 2004

Amours transversales, 2004, Folio 2005

Un brillant avenir, 2008, prix Goncourt des lycéens, Folio 2010

Ouvrages parus chez d'autres éditeurs

Roman

New York, journal d'un cycle, Mercure de France, 2009

Essai

Les Romanciers du plaisir, Honoré Champion, 1998

Xavier Houssin : Nous allons nous intéresser à l'œuvre de Catherine Cusset, romancière et essayiste, à l'interaction de sa vie dans son œuvre – ou l'inverse – à son écriture, à ses choix. Cette rencontre a lieu alors qu'a débuté depuis plusieurs semaines « elles@centrepompidou », une présentation au féminin des collections du Centre, une manifestation concernant des artistes-femmes de toutes disciplines confondues. Nous parlerons donc de l'écriture des femmes. Avant de commencer, je voulais insister sur une date. Nous sommes le 15 juin, et le 15 juin 1969, il y a exactement quarante ans, au second tour des élections présidentielles, Georges Pompidou était élu président de la République. Ne voyez dans ce rappel aucune intention politique de ma part ; c'est juste pour souligner une coïncidence – je crois que vous aimez bien les coïncidences Catherine Cusset ou, en tout cas, que vous leur donnez sens –, puisque nous sommes dans cette institution à laquelle on a donné son nom. C'est également pour rappeler le contexte de l'époque, la lutte des femmes pour leur émancipation. Vous aviez six ans...

Je vous présente donc en quelques mots. Vous êtes née à Paris d'un père breton catholique et d'une mère juive. Vous avez passé votre jeunesse à Boulogne-Billancourt en banlieue parisienne. Brillante élève, vous avez fait Normale sup., vous êtes agrégée de lettres classiques, et vous avez encore d'autres diplômes, un doctorat, un PhD. Vous vivez depuis bientôt vingt ans à New York avec votre mari, Vlad Jenkins, et votre fille Claire qui a neuf ans et demi. Vous avez enseigné la littérature française du XVIII^e siècle à l'université de Yale. Vous êtes une spécialiste de Sade, et plus largement des écrivains libertins du XVIII^e siècle ; l'un de vos livres préférés est *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. Chaque année, vous partez en vacances en Bretagne sur la presqu'île de Crozon, et, cette année, vous n'êtes pas rentrée. Depuis l'automne, vous êtes à Paris avec votre fille ; peut-on appeler cela une année sabbatique ou une parenthèse ? Une parenthèse visiblement bien remplie si on considère votre emploi du temps depuis que vous êtes ici. Vous avez publié neuf romans, des essais, ainsi que de nombreux articles dans des revues ; je cite les deux derniers titres, *Un brillant avenir* chez Gallimard, qui a obtenu le Goncourt des lycéens en 2008, et le dernier : *New York, journal d'un cycle*, chronique intime de la ville que vous habitez, une ville de contrastes, de surprises et de révélations, qui ressemble à votre littérature. J'en lis tout de suite un extrait.

4

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Lecture de *New York, journal d'un cycle* par Xavier Houssin :

Ce premier lundi d'avril, vers trois heures, je demande à mon mari s'il veut aller se promener dans Battery Park City et je suis soulagée de l'entendre me répondre oui. Prendre l'air nous fera du bien...
(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 5 min 14 s)

Nous allons peut-être commencer par cette fin qui est aussi un commencement, puisque cette fin, c'est le dernier livre que vous avez fait paraître : *Journal d'un cycle*. Il faut entendre cycle de deux manières ?

Catherine Cusset : Oui, comme vélo, et comme cycle menstruel. C'est un livre qui est à la fois sur New York, sur le vélo et sur le désir d'enfant. Cela fait beaucoup de thèmes pour un livre, mais j'ai écrit ce texte au moment

où j'avais ce désir d'enfant qui pesait lourdement sur le couple. J'avais envie d'écrire un texte qui raconte une dispute conjugale autour du désir d'enfant, autour d'un cycle menstruel, mais en l'inscrivant dans la vie quotidienne. Ma vie quotidienne se déroulant à New York et se passant essentiellement sur un vélo, c'est devenu un texte sur New York et sur le vélo. Au départ, mon idée n'était pas d'écrire un livre sur New York. Les gens qui l'ont lu m'ont dit: « Ah! C'est vraiment un livre sur New York, on s'y retrouve », mais c'est incidemment, si je puis dire.

Xavier Houssin: Ce livre est un partage du bonheur et un partage de la peur, parce qu'il y a deux manières de les entendre. C'est le vélo et le désir d'enfant; le vélo, c'est la violence et c'est la ville, et le bonheur de rouler au bord de l'eau, et puis ce désir d'enfant, c'est aussi la violence quand ce désir se heurte à la difficulté d'en avoir.

Catherine Cusset: On trouve aussi, liés, des souvenirs d'enfance. *Journal d'un cycle* est un livre – comme d'ailleurs tous mes livres autobiographiques, ceux qui se rangent du côté de l'autofiction –, qui n'est pas tant sur moi, sur ce qui m'arrive, car ce n'est pas ce qui m'intéresse, qu'une recherche, à partir de données personnelles, de quelque chose d'ordre psychologique et émotionnel. Dans *Journal d'un cycle*, c'est quelque chose qui a à voir essentiellement avec le contrôle – le besoin de contrôler les choses, de contrôler l'autre –, et avec la peur extrême face à l'impossibilité de contrôler, face à l'impuissance. L'impuissance est double dans ce livre; il y a l'impuissance devant la nature – le bébé ne se fait pas d'un claquement de doigts – et puis l'impuissance sexuelle. Je vous lis un extrait.

5

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Lecture de *New York, journal d'un cycle* par Catherine Cusset :

Je suis de plus en plus triste. L'impuissance est un cercle vicieux. J'en veux à mon mari d'avoir, dans son corps, une résistance à mon désir d'autant plus violente que mon désir est violent. Je sais qu'on ne peut faire l'amour que lorsque je n'ai pas cette terrible exigence...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère: 10 min 16 s)

Xavier Houssin: C'est vrai que le vélo a une importance essentielle à l'intérieur de ce livre. Cette pratique du vélo, cette rêverie à vélo est-elle productive au niveau de l'écriture?

Catherine Cusset: Cela me fait un peu bizarre – même si cela m'est arrivé plusieurs fois depuis la sortie du livre en mars – de me retrouver devant un public très digne comme celui-là et de parler de vélo. C'est vrai que j'en parle dans le livre, mais ce n'est ni un livre sur New York ni un livre sur le vélo. Comme je vous l'ai dit, ces deux sujets sont arrivés incidemment. Cela dit, dans ma vie c'est exactement comme vous dites: quand je suis sur un vélo, je rêve, je pense... D'ailleurs, j'ai eu un accident à quinze ans, que je décris dans le livre: je rêvais, je me racontais une histoire avec un garçon qui s'appelait Wilhem et dans laquelle il y avait aussi ma prof de maths, quand tout à coup je me suis retrouvée par terre sur la chaussée, avec une rupture dans le temps qui était due à une perte de conscience – l'accident. Donc oui,

le vélo est source créatrice mais il est aussi antidépresseur. Comme mode de solitude pour s'écarter de la roue du quotidien. Si vous sortez dans les rues et que vous marchez longtemps sans aller nulle part, c'est la même chose.

Xavier Houssin : Bon. Ce n'est pas un livre sur le vélo, ce n'est pas un livre sur New York, mais on va tout de même parler de New York. New York fait le décor de toute cette histoire et de manière tout à fait importante, même s'il y a effectivement des souvenirs qui affleurent et qui se trouvent en Europe, en France. J'ai eu le sentiment que c'était la première fois que vous écriviez vraiment sur cette ville. Peut-être est-ce ponctuel, mais ça envahit quand même très largement la narration. La plupart de vos romans ont la France comme décor, mais là vous écrivez sur le lieu où vous vivez. On a l'impression que vous habitez profondément ce livre comme vous habitez profondément cette ville. Certes, c'est lié au « cycle », mais cette façon d'écrire depuis l'endroit où vous êtes, est-ce quelque chose d'important et de différent ?

Catherine Cusset : Fondamentalement, je pense que c'est un livre que j'aurais pu écrire n'importe où, dans n'importe quelle ville et dans n'importe quel quotidien. Qu'est-ce cela veut dire pour moi, vivre à New York ? Souvent, les gens me disent : « Oh là là ! c'est fantastique d'habiter à New York ! », mais ma vie à New York est sûrement moins trépidante que celle que j'ai à Paris cette année. J'y mène une vie solitaire et calme en circulant beaucoup à vélo. Ce que j'aime à New York, c'est que la ville soit entourée d'eau et se trouve au bord de la mer – je parle beaucoup, dans le livre, de la mer, de l'ouverture. Quand on pense à New York, on pense souvent aux gratte-ciels de Midtown – on peut à peine voir le ciel, on est entouré d'immeubles –, mais en fait New York est une île, donc dès qu'on se dirige vers les bords, les constructions sont plus basses, et il y a vraiment une ouverture vers le ciel qui n'existe pas à Paris et qui est très importante pour moi. Et puis, il y a aussi dans ce livre une énergie qui est celle de la ville – peut-être est-ce plus spécifique à New York. Il y a vraiment une forme de violence, d'énergie très grande. C'est très banal de dire ça, on tombe tout de suite dans la généralité, mais le vélo est à la fois la douceur de se retrouver au bord de l'eau, qui est le parallèle de la douceur du désir d'enfant ; et la violence de la ville où tous les modes de circulation s'opposent les uns aux autres à couteaux tirés – d'ailleurs il y a beaucoup d'accidents de vélo à New York –, et qui équivaut à la violence dans le rapport de couple autour du désir d'enfant. Je vais lire un fragment pour imaginer cette intensité de New York :

Lecture de *New York, journal d'un cycle*, par Catherine Cusset :

Les piétons qui marchent sur la voie pour vélo pour héler un taxi ou pour éviter la cohue du trottoir, j'ai tout bonnement envie de les écraser. Je hurle de loin *Be careful* avec un horrible accent français ; parfois j'ajoute en français « con, couillon »...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 17 min 34 s)

Xavier Houssin : J'ai eu de ce roman une lecture onirique, comme si vous parliez de New York comme d'un rêve qui vire quelquefois au cauchemar.

6

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Il y a une certaine distorsion à la réalité en permanence, même si la réalité est vraie, ou peut-être est-ce cette réalité qui vous laisse rêveuse quelquefois ? C'est effectivement la ville et ses friches, c'est la mer partout ; au fond, New York, c'est Venise ou Paris en Bretagne ?

Catherine Cusset : Oui, New York, c'est Paris et Venise en Bretagne...

Xavier Houssin : Vous offrez à lire beaucoup de vous-même de manière plus générale, vos amours, vos élans, vos colères, votre vie sexuelle, mais très vite, au fond, la fiction emporte, détourne, enrobe, parce que c'est elle qui fait le roman. Si l'on revient à *Journal d'un cycle*, est-ce qu'on peut dire que c'est un livre vraiment intime ? Est-ce qu'on peut se dire que c'est le livre le plus intime ?

Catherine Cusset : Je ne sais pas si c'est le livre le plus intime. Il fait partie d'un cycle de quatre livres, même s'il sort beaucoup plus tard : *Jouir*, *La Haine de la famille*, *Confessions d'une radine* et *Journal d'un cycle*. Ces livres appartiennent exactement à la même veine, que l'on peut appeler de ce terme décrié aujourd'hui, l'autofiction, et qui est aussi un mot-valise où chacun met absolument ce qu'il veut. Pour moi, uniquement par rapport à la façon dont j'écris, l'autofiction désigne une écriture dans laquelle rien n'est inventé, tout est vrai, et dont le but est de rendre compte du réel. Ce qui est extrêmement difficile car le réel est évidemment d'une multiplicité et d'une contradiction gigantesques. En rendre compte est donc un projet énorme. Ces livres-là tentent d'en rendre compte et s'en approchent de très près, en particulier ces deux livres que sont *Jouir* et *Confessions d'une radine*, qui dévoilent des détails très intimes et qui donnent une image de moi, surtout *Confessions d'une radine*, qui n'est pas vraiment bonne.

Par rapport à ces deux livres-là, *New York, journal d'un cycle* n'est pas plus intime, mais c'est un livre qui engage aussi quelqu'un d'autre, mon mari, et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle je n'ai pas voulu le publier pendant longtemps. Sa première version remonte à ces années-là, il y a treize ans, et cette première version était assez différente, parce que – c'est l'avantage de relire un livre dix ans après –, j'en ai coupé cent-cinquante pages, et je pense qu'il est encore trop long, et qu'on pourrait encore couper des mots ici et là. Je me suis aperçue dix ans après de son sujet véritable – qui tournait autour de la notion de contrôle et de son envers, la panique –, et j'ai pu resserrer et enlever tout ce qui était inutile. J'avais donc écrit une première version que mon mari n'a pas voulu que je publie, parce que cela touchait à quelque chose d'extrêmement intime qui était notre relation et ce désir d'enfant. L'enjeu était essentiel, on voulait un enfant, et si j'avais décidé de publier, je l'aurais fait contre lui. J'avais donc le choix de publier le livre et de ne pas avoir un enfant, de choisir la guerre... En même temps, c'est très compliqué de vivre avec quelqu'un qui souffre de ce que vous écrivez et n'en veut pas. On ne choisit pas nécessairement ce sur quoi on écrit. Il y a différentes formes d'écriture. Personnellement, j'écris sur ce qui est extrêmement important pour moi émotionnellement, ce qui finit par affleurer, et je ne choisis pas toujours. J'imagine qu'il y a quelque chose en moi qui me pousse à me heurter à l'interdit, à ce qui brûle en tout cas, parce que c'est

7
Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

sans doute là que c'est le plus intéressant littérairement, qu'il y a quelque chose à explorer. Alors, si la personne avec qui vous vivez ne veut pas que vous publiiez, cela peut poser problème – c'est sans doute pour cela que les femmes-écrivains sont souvent amenées à divorcer. Dans le cas de ce livre, on avait beaucoup discuté alors et je lui avais dit : « Je comprends ton refus, mais il a une conséquence sur moi parce que c'est une censure, et il faut que tu acceptes aussi de voir que cela me pose problème. » Il avait accepté et on avait conclu une sorte d'accord ; je pourrais publier ce livre soit cinq ans plus tard, soit après avoir eu un enfant. Et puis en fait, je l'ai complètement oublié, et je m'en suis rappelée dix ans après, mais entre-temps j'ai écrit beaucoup d'autres livres.

Xavier Houssin : Votre mari est souvent le dédicataire de vos livres. Est-ce signer quelque chose de l'ordre de l'adhésion par rapport à l'écriture ? Je crois avoir lu quelque part, notamment par rapport à *La Haine de la famille*, que vous n'auriez pas publié non plus si vous aviez eu le sentiment que les gens n'avaient pas été d'accord.

Catherine Cusset : Les gens, là, sont mes parents. « Écrire, écrire, pourquoi ? » L'écriture est évidemment essentielle, mais il y a deux choses : écrire et publier. Pour écrire sans publier, il faut beaucoup de force morale : ce n'est pas facile. Mais il y a des choix à faire si vous courez le risque consciemment de mettre en danger votre vie privée. Dans mon écriture, je suis souvent dans ce danger-là, un peu sur un fil, ce n'est pas non plus que je renonce, mais j'essaie d'écrire ce que je veux et de le faire passer. La difficulté étant d'arriver à le faire passer. Dans le cas de *La Haine de la famille*, la façon dont je l'ai fait passer est expliquée en quatrième de couverture. J'avais inventé un jeu familial, « le football familial ou comment survivre en famille ». Si on lit la quatrième de couverture, on est un peu étonné, parce que cela n'a pas grand-chose à voir avec le livre lui-même, mais c'est finalement la clé du livre : il s'agit de trouver le défaut le plus irritant de chaque membre de la famille, qui est sans doute une faille ontologique et que le jeu transforme en une sorte de tic comiquement agaçant – c'est peut-être la seule façon de le faire passer¹.

Xavier Houssin : Est-ce aussi l'idée du « *let's pretend* » qu'il y a dans Alice ? Au fond, on fait ce qu'il y a à faire et on continue à écrire et à vivre. « Faisons semblant. » Effectivement, nous sommes sur la base d'un jeu, c'est-à-dire que l'écriture devient beaucoup plus préhensible, on donne des petites clés qui permettent de faire passer beaucoup plus de choses.

Catherine Cusset : En fait – c'est certainement une illusion dont je suis peut-être en train de guérir –, j'ai une très grande croyance en la parole et en une certaine forme de rationalité ; je suis à la fois pétrie de culpabilité – ça fait partie de l'éducation judéo-chrétienne – et de bonne volonté. J'ai l'impression que s'il y a de la bonne volonté, on doit se comprendre et rien de terrible ne peut arriver. J'ai du mal à croire au tragique, or le tragique existe, il fait partie de l'existence. J'ai tendance à croire que tout est possible et que tout est acceptable. D'une façon générale et surtout dans mon écriture, je

8
Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

me mets davantage en cause que mes proches, c'est davantage sur moi que je révèle des choses intimes. Je suis quand même attentive à ne pas blesser. *La Haine de la famille* est peut-être un des livres qui s'approche le plus près de l'intimité d'autres que moi, qui sont mes parents. Ce n'est pas un livre d'analyse, puisque ma façon d'écrire est une façon d'être à l'intérieur d'une émotion (il y a beaucoup de discours indirects libres). Ce qui m'intéresse, c'est de dire les choses de l'intérieur. J'estime que si vous vous placez à l'intérieur de l'autre, vous ne pouvez pas lui faire mal, car ce déplacement est une façon de le comprendre. Mon écriture ne cherche pas à régler des comptes ou à faire du mal, mais à créer de l'empathie. Peut-être mon illusion, qu'il est possible de tout dire, vient-elle de là. Je vais lire un passage assez différent, qui se trouve à la fin du livre et qui parle de la grand-mère.

Lecture de *La Haine de la famille* par Catherine Cusset :

De passage à Paris peu après son infarctus, je lui rends visite un jour à l'hôpital Boucicaut avec ma tante. Par rapport à ce vieil hôpital dont les bâtiments d'avant-guerre n'ont pas été restaurés, Sainte-Perrine est un hôtel cinq étoiles...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère: 29 min 51 s)

Xavier Houssin : Dans cette *Haine de la famille*, il y a justement, autour de cette grand-mère, ce qu'on pourrait presque appeler un autre livre à l'intérieur du livre, suivant la forme qu'on appelait un « tombeau » aux XVII^e et XVIII^e siècles. C'est une manière de rendre hommage, de se souvenir, avec une narration prise dans une espèce d'étau, entre la culpabilité et la compassion.

Catherine Cusset : Je suppose qu'écrire, c'est fondamentalement un « tombeau », dans le sens que vous évoquez : une façon de rendre hommage en empathie avec l'autre. Je crois que dans mon écriture, qui est très proche de ma vie, il y a un désir d'approcher l'autre au plus près, de rendre compte de la vie, des rapports avec les autres. J'aime aussi le mouvement de la vie, j'aime le temps ; c'est net dans *La Haine de la famille* et dans *Un brillant avenir*, parce que, même si ce sont deux livres assez différents, ce sont deux livres qui tous les deux couvrent trois générations. Je suis très intéressée par le temps, les générations et la répétition, par ce dont on hérite et par ce qu'on transmet, et aussi par ce qui se répète indépendamment de soi. Par exemple, dans *La Haine de la famille*, puisque c'est un livre essentiellement sur les rapports mère-fille – cela n'apparaît pas dans cette lecture, mais c'est un livre très drôle où je montre la bonne famille française dans tous ses états – et sur le regard qu'une fille porte sur sa mère. Il s'agit d'un regard-juge, la mère est l'être le plus proche, celle avec qui on a un rapport fusionnel, mais aussi celle dont on cherche à sortir. Pour dénouer ce rapport haine-amour, il fallait remonter dans le passé, passer du rapport mère-fille qui était le mien à l'autre rapport qui était celui de la mère-fille au niveau de la grand-mère. On voit ainsi se déplacer ce rapport fusionnel d'une génération à une autre. Le livre n'explique rien, n'exprime pas de jugement : il constate, c'est tout. Dans *La Haine de la famille*, il y a beaucoup de jugements, puisque le livre est sur le regard-juge. La mère dit : « Il n'y a rien de pire que le regard de Marie, ce regard qui me juge en tant que mère », et en effet, je pense que

9

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

j'ai ce regard qui juge l'autre, je l'ai aussi dans *Un brillant avenir*, mais mon but est de passer à un autre niveau que celui du jugement.

Xavier Houssin : Ce *Brillant avenir*, c'est l'histoire au fond d'un triangle affectif – on parlait de l'amour-haine, de l'attraction-répulsion qui est au cœur de ce livre – avec deux femmes, l'épouse, la belle-mère, et un homme. On peut encore une fois parler d'intime, car il y a des éléments qui vous sont proches – vous avez une belle-mère roumaine –, et en même temps on avance dans la vie reconstruite d'une femme qui est Elena, de la Roumanie aux USA en passant par Israël ; de Elena à Helen. J'avais envie que vous nous lisiez un extrait qui me semble être au cœur de ce conflit-là.

Lecture d'un extrait de *Un brillant avenir* par Catherine Cusset :

Marie se réveille en toussant. Elle voit les chiffres fluorescents du radio-réveil sur l'étagère en merisier face au canapé-lit: 03.10. Il fait si chaud et sec dans la petite chambre qu'on peut à peine respirer. Elle ouvre toujours la fenêtre avant de se coucher, mais l'air qui entre par le carreau étroit qu'on pousse en tournant une manivelle ne suffit pas à contrebalancer la chaleur exhalée par le radiateur. Helen règle le thermostat sur trente degrés sinon elle a froid...

Catherine Cusset : J'ai envie de m'interrompre pour dire que je n'ai jamais lu ce passage à voix haute, et que je m'attendais à lire une phrase qui n'est plus là, mais qui a été là longtemps et que j'ai enlevée parce que plusieurs personnes m'ont dit qu'elle rendait Marie antipathique. Mon but n'était pas de rendre mon personnage sympathique – il avait déjà certains côtés antipathiques –, mais j'ai tout de même enlevé la phrase. C'est intéressant car il s'agissait de quelque chose de personnel : c'est là où l'écriture oblige à se poser des questions sur soi. Je décris un geste que j'aurais fait ou que j'ai fait, et on me dit : « Ah non, ce n'est vraiment pas bien ! Enlève cette phrase, ce geste rend ton personnage odieux ! » Et je me retrouve en face de ce miroir et je me dis : « Vraiment ! Mais alors, moi qui ai fait ce geste, suis-je odieuse ? » L'écriture génère étrangement une remise en cause permanente ; l'écriture est une façon de lutter contre une forme d'aveuglement à tous les niveaux, psychologique, moral, esthétique, et je découvre beaucoup de choses, notamment sur moi. Peut-être voulez-vous savoir quelle est cette phrase. Je ne m'en souviens plus exactement, mais je disais : « Avant d'aller se coucher, Marie baissait parfois le thermostat pour qu'il fasse moins chaud, et pendant la nuit Helen le remontait. » Et on m'a dit : « Mais c'est horrible qu'elle aille baisser le thermostat alors qu'elle n'est pas chez elle. Quel sans-gêne ! » Voilà un problème que je n'ai pas encore résolu : ce geste – que j'ai fait ou aurais pu faire, comme mon personnage, Marie – signifie-t-il en effet que je ne respecte pas la maison où l'on me donne l'hospitalité ?

Suite de la lecture :

Marie allume la lumière, s'assied et prend son livre sur la table de nuit. Ses yeux ont beau se fermer malgré elle, rien ne sert d'éteindre et de se recoucher : elle va se mettre à tousser aussitôt...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repères : 37 min 20 s et 39 min 55 s)

10

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Xavier Houssin : C'est un long passage, mais il me semble tout à fait au cœur de ce livre. Comment avez-vous pu apprivoiser, réinventer ce personnage d'Helen, qu'on sent extrêmement difficile, douloureux, très contradictoire? Ce serait raconter le livre, mais effectivement Helen a dû se battre beaucoup, elle, pour quitter la Roumanie, son pays, imposer un amour, aller en Israël, vivre au États-Unis, et d'un seul coup elle s'est figée dans une attitude extrêmement hostile face à ce qui l'entoure, et elle est devenue une personne *a priori* profondément désagréable. Pourtant, ce personnage s'apprivoise au fur et à mesure qu'on découvre son histoire, et j'ai l'impression que c'est réellement et très profondément un personnage de fiction.

Catherine Cusset : On m'a souvent demandé pourquoi j'avais écrit ce livre, pourquoi je l'avais situé en Roumanie, si j'y connaissais des personnes. Je ne cache rien et j'ai même pris le parti d'appeler le personnage Marie dans *Un brillant avenir*; c'est aussi le nom de ma narratrice dans mes romans les plus autobiographiques, comme d'ailleurs dans beaucoup de mes romans. C'est une sorte d'*alter ego*. Dans le passage où les parents d'Alexandru rencontrent à Paris les parents de Marie, j'ai même appelé ses parents Elvire et Jean-Pierre, qui sont les prénoms des parents dans *La Haine de la famille*². J'ai donc vraiment établi une filiation directe, montrant qu'il s'agissait en effet d'une histoire personnelle: j'ai bien une belle-mère roumaine. Simplement, au cours de l'écriture, le livre est passé d'une autofiction à un roman. Il y a quatre ans et demi, quand j'ai commencé à l'écrire, je traversais une période difficile. J'avais écrit un livre pendant deux ans puis l'avais abandonné sans même le montrer à mon éditeur. Je l'avais terminé mais j'ai cru ceux qui pensaient que ce livre n'était pas bon et j'ai estimé qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, que je n'avais pas écrit ce livre pour les bonnes raisons. Donc, j'ai renoncé à ce livre achevé et j'ai pensé que peut-être je ne pourrais plus écrire... Même si j'ai dit « écrire, c'est contrôler par la forme » – à l'origine de l'écriture il y a évidemment du contrôle –, il y a aussi de l'absence de contrôle dans l'écriture. Je me rappelle avoir lu une très belle interview de l'auteure indienne du *Dieu des petits riens*, Arundhati Roy, qui a jusqu'à maintenant écrit un seul roman, où elle disait qu'à l'origine de son livre, il y avait à la fois une histoire personnelle, énormément de travail, et quelque chose d'autre qu'elle ne pouvait pas nommer, sinon d'un nom divin, et qui n'était pas revenu depuis. Il y a quand même quelque chose qu'on ne contrôle pas; on n'écrit pas juste sur commande, il faut qu'il y ait du souffle, il faut qu'il y ait du désir, on ne peut pas savoir d'où il vient, de quelque part en soi évidemment, mais ce n'est pas quelque chose de contrôlable. Et j'ai pensé que ça ne viendrait peut-être plus. En même temps, je n'avais pas envie de renoncer, et je me suis dit: « Je vais écrire un roman, je vais en faire le plan, je vais écrire quelque chose de méthodique, ça ne m'est jamais arrivé, ça me fera du bien. » J'ai écrit un plan très précis pendant quatre mois, et je me suis fixé une date: « À partir du 3 janvier je commence à écrire le roman méthodiquement, d'après le plan. » Je me suis réveillée un matin de janvier, et j'avais dans la tête l'image de la maison qui apparaît un peu plus loin dans la scène que vous m'avez fait lire tout à l'heure, de cette cuisine dans le New Jersey, et de cette hostilité; ce fantôme était là, en moi, et j'ai eu tout à coup le désir incroyablement fort d'écrire là-dessus, alors que ça n'avait rien

à voir avec le roman que j'avais préparé. À ce moment-là, j'ai écrit un récit autobiographique sur une histoire d'amour qui était la mienne, mais avec la figure de cette belle-mère hostile – hostilité à laquelle je m'étais heurtée. J'ai terminé ce récit et j'ai pensé que ce serait intéressant pour le lecteur de voir exister cette femme en dehors de moi, de l'imaginer telle qu'elle avait dû être dans son enfance, d'écrire des petites vignettes sur son enfance roumaine, où l'on verrait cette Helen, belle-mère hostile qui ne veut pas laisser partir son fils, tellement angoissée à l'idée qu'il épouse une Française qu'elle s'est opposée au mariage. Je voulais lui donner une sensibilité et la présenter à la fois « de face et de dos » afin que le lecteur la voie autrement. Et cette idée m'a joué un tour. D'abord j'ai écrit quelques scènes en me disant qu'elles étaient peut-être très mauvaises. J'ai donc donné le texte à lire à des amis qui m'ont dit qu'ils aimaient beaucoup Elena, même plus que ma narratrice, Marie. J'étais surprise car je parlais d'une histoire réelle, mais j'avais inventé des tas de choses sur cette petite fille. Ils m'ont dit de continuer car ils voulaient la voir grandir, et petit à petit j'ai imaginé la suite et elle s'est mise à prendre de plus en plus de place, et effectivement je suis entrée à l'intérieur de ce personnage : son enfance, puis son histoire d'amour avec ce Juif dans cette Roumanie antisémite, son rapport avec ses parents, ses études, cette jeune fille docile qui décide de prendre son destin en main, de partir – ce rêve de partir pour donner à son fils un « brillant avenir ». De toute évidence, rentrer dans ce personnage m'a permis de comprendre l'hostilité de la belle-mère et d'opérer un déplacement.

Xavier Houssin : Helen n'arrête pas de dire « je suis fatiguée » tout au long de ce roman, il y a une espèce de constance de la fatigue, qu'explique peut-être pour une part cette espèce de vie âpre. On sent dans tous vos textes une proximité avec vos personnages, pas seulement parce qu'ils sont un peu vous, parce qu'ils sont un peu autour de vous, qu'ils font partie de votre décor intime, mais c'est comme si vous vouliez rendre ou restituer, dans le sens premier du terme, la proximité qu'on vous avait offert avec la lecture.

12

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Catherine Cusset : Vous allez donc m'obliger à lire un texte, et sur la lecture, ce sera forcément un extrait de *La Haine de la famille*. C'est une des autres raisons du « pourquoi écrit-on ? » C'est évident que c'est parce qu'on a aimé des livres, c'est parce qu'on aime lire. Quand je lis un livre que j'aime, c'est complètement porteur, cela me donne tout de suite envie d'écrire, alors qu'au contraire, quand on lit des livres qu'on n'aime pas, qu'on trouve médiocres, c'est comme si l'imagination se tarissait, donc écrire est totalement lié à la lecture.

Lecture de *La Haine de la famille* par Catherine Cusset :

Entre elle et moi, il y a une communauté sacrée, celle des livres. Elle m'a offert mon premier livre pour mes six ans : *Oui-Oui à l'école*. Je le lis à voix haute. Ensuite je lis tous les Oui-Oui l'un après l'autre, puis tous les livres de la comtesse de Ségur, tous les livres de contes, japonais, russes, chinois, grecs, indiens, puis tous les Alice et les Club des Cinq...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 52 min 27 s)

Xavier Houssin : On parlait donc de ce terreau : c'est vrai qu'on écrit parce qu'on lit. Alors je suis désolé de vous poser cette question un peu bateau sur la vocation d'écrivain, mais il faut sans doute la poser car il y a un passage à l'acte à un moment donné. J'ai lu quelque part que vous aviez commencé à écrire après un chagrin d'amour... Pouvez-vous nous en dire plus sur cette « vocation d'écrivain » ?

Catherine Cusset : Je crois que d'avoir lu ce long passage sur la lecture explique beaucoup de choses, parce que c'est vraiment de là que vient le désir d'écrire. Lors d'une rencontre dans une Fnac, cet automne, une jeune femme est venue me voir, m'a appris qu'elle était en CE2 avec moi et m'a dit : « Je n'oublierai jamais que tu as dit à huit ans que tu serais écrivain. » Je ne savais pas du tout qu'à l'époque je disais cela. Après j'ai fait des études : d'abord le bac, ensuite la préparation à Normal sup., et la notion de lire pour le plaisir a disparu de ma vie. Après avoir intégré l'école, on est totalement formaté, on ne sait plus faire que travailler. Et puis il y a eu l'agrégation. Je crois que j'avais vraiment perdu la capacité d'écrire un roman – pas d'écrire en général car il y a plusieurs formes d'écriture, j'écrivais des articles et j'ai rédigé une thèse. Cela doit notamment affecter beaucoup de gens qui font des études de lettres et qui, au départ, sont des passionnés de lecture. Mais quand vous faites des études, vous entrez dans un certain système scolaire et vous êtes un peu paralysé par tout ce que vous lisez en théorie littéraire, pas seulement sur la mort du roman, mais aussi sur l'impossibilité d'écrire comme par le passé. Vous avez tout à coup des yeux derrière la tête qui vous regardent et qui vous jugent, et qui disent : « Oh, là là ! Que cette phrase est bête ! – La marquise sortit à cinq heures ». On n'arrive plus à aller vers la fiction, et écrire sur soi, c'est narcissique... Donc on n'en sort pas. C'est un vrai blocage.

Pourtant, à l'époque, j'avais une chance extraordinaire que n'ont pas beaucoup de jeunes écrivains potentiels. Pour l'anecdote, j'ai commencé un DEA sur Sade, quand j'avais vingt-deux ans, après l'agrégation. J'ai quitté la Sorbonne pour aller à Paris VII, car à la Sorbonne travailler sur Sade n'était guère respectable, et là-bas j'ai rencontré une jeune fille de mon âge – aussi brune que j'étais blonde, volumineuse, sensuelle et très belle – qui arrivait du Québec et qui parlait avec un délicieux accent québécois. Elle travaillait également sur Sade, sur *Juliette*, et moi je travaillais sur *Justine*. On était vraiment Justine et Juliette, les deux sœurs. Nous avons dîné un jour dans un restaurant et j'ai été pétrifiée quand elle a commencé à me raconter avec son accent québécois, en parlant très fort, qu'elle était venue à Paris pour Philippe Sollers dont elle adorait les livres : à peine arrivée, elle lui avait écrit, il lui avait répondu, il la voyait, il couchait avec elle, et il avait publié une nouvelle d'elle dans *L'Infini*³ sur ses aventures avec un toréador en Espagne, et elle racontait à voix très haute dans ce restaurant la taille des godemichés que le toréador utilisait avec elle... J'ai retenu : « Elle est publiée par Philippe Sollers dans *L'Infini* ! » J'étais verte de jalousie. Et donc, verte de jalousie et ambitieuse, j'ai fait un exposé dans le cours sur la mélancolie de Julia Kristeva ; il n'y a pas beaucoup de mélancolie chez Sade, et j'ai donc fait un exposé sur l'absence de mélancolie chez Sade et sur les larmes de Justine, exposé qui a beaucoup plu à Julia Kristeva et vous allez voir toute ma vilaine ambition. Je suis allée

13

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

la voir à la fin, elle m'a dit que c'était excellent et, d'un air parfaitement innocent, je lui ai demandé : « Pensez-vous qu'il serait possible de le publier quelque part ? », et elle m'a répondu : « Ah, mais envoyez-le donc à Philippe Sollers ! », sans dire : « C'est mon mari ». Et je l'ai envoyé à Philippe Sollers de la part de Julia Kristeva. Il m'a contactée et a publié l'article sur *Justine*, après quoi j'en ai écrit d'autres sur Laclos, Balzac, Voltaire, et il a tout publié. J'avais entre vingt-trois et vingt-quatre ans, j'étais en Amérique, je le voyais régulièrement quand je revenais à Paris et il me posait souvent la question : « Est-ce que vous écrivez un roman ? » Je répondais : « Non, je n'écris pas de roman. » Je ne voyais même pas comment j'aurais pu en écrire un. J'avais donc cette chance qu'un écrivain éditeur s'intéresse à moi, et en effet, j'ai eu un très fort chagrin d'amour – désolée, c'est d'une banalité extrême – à vingt-cinq ans, et j'ai écrit mon premier roman pour y faire face. Ce n'était pas un récit autobiographique, c'était un roman – pour le coup, j'ai vraiment ressaisi cette matière pour lui donner forme, pour la contrôler – que Philippe Sollers a publié dans sa collection « L'Infini », et qui a eu un succès énorme avec trois cents ou trois cent-cinquante exemplaires vendus ! Ce furent mes débuts romanesques.

Xavier Houssin : Nous allons essayer d'aborder ce continent de l'écriture féminine... Vous avez passé beaucoup de temps à aller voir « elles@ ». J'ai noté que vous avez publié chez Indigo et Du côté des femmes *Qui peut définir les femmes*, en référence à l'article « Femme » de *L'Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Je trouvais que c'était une amorce, que vous tendiez un peu la perche, par rapport à ce propos, la question étant « qui peut définir les femmes ? » et « est-ce que ce sont les femmes qui peuvent se définir ? »

14

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Catherine Cusset : Je vais vous raconter comment j'ai écrit *Qui peut définir les femmes*. Il faut que j'évoque les vacances de Thanksgiving aux États-Unis, je ne sais plus de quelle année mais il y a longtemps. Thanksgiving est la plus grande fête américaine qui soit, plus importante que Noël, c'est l'unique fête où chaque Américain va retrouver sa famille. Ça se passe le dernier jeudi de novembre. Ce jeudi-là de Thanksgiving, je suis seule à New Haven et contente d'être seule, et je me force à écrire ce texte que vous venez de citer, ce commentaire de l'article de Diderot dans *L'Encyclopédie*, « Qui peut définir les femmes ». Je me force jour après jour à l'écrire, en pensant : « C'est la dernière fois de ma vie que je me force à écrire un texte universitaire », et je le fais parce qu'il faut publier en Amérique pour pouvoir garder son poste, mais c'est une vraie souffrance. Effectivement, un petit texte a été publié, mais cela ne m'a servi à rien car je n'ai pas réussi à mentir plus longtemps à l'Université et j'ai dû la quitter, parce qu'il était clair que je ne voulais pas d'une carrière universitaire.

Quant à l'exposition, elle m'a beaucoup intéressée, je suis très contente qu'elle existe. Dans la partie historique située là-haut, c'est étonnant de voir à quel point il y a peu de choses, c'est fascinant... Finalement j'ai retenu deux noms : Suzanne Valadon, dont j'ai beaucoup aimé les tableaux auxquels je n'avais jamais fait attention, et Gisèle Freud, dont j'ai aussi beaucoup aimé les photos. Mais il y a si peu de salles où sont exposées des œuvres d'artistes-femmes ! J'exagère un peu bien sûr ! Je connais assez peu l'art contemporain,

c'est pourquoi je ne vais pas tenir des propos de spécialiste qui seraient complètement déplacés, mais je vais quand même voir des expositions, à New York, je vais de temps en temps dans les galeries, j'essaie de me tenir un petit peu au courant, je vais à la Biennale du Whitney tous les deux ans, j'aimais bien aller à la Biennale de Venise... C'est vrai qu'on ne peut pas catégoriser un artiste et qu'il y a de bons écrivains et de mauvais écrivains, de bons artistes et de mauvais artistes, mais il y a parmi les artistes contemporains trois artistes dont je pourrais tout de suite citer les noms, parce que leur travail m'intéresse énormément, où je ressens quelque chose; or, ce sont toutes trois des femmes. Ces trois artistes sont Nan Goldin, Sophie Calle et Pipilotti Rist, dont je suis le travail depuis au moins quinze ans et que j'ai toujours beaucoup aimée. Une œuvre de Pipilotti Rist dans l'exposition m'a particulièrement touchée: c'est une vidéo avec de la musique, qui s'appelle *À la belle étoile*, et qui invite le spectateur à marcher sur la vidéo.

Du côté de l'écriture, j'ai eu l'occasion de parler du roman d'Emmanuel Carrère que j'apprécie beaucoup, mais même si je ne distingue pas entre les hommes et les femmes, étrangement parmi les auteurs contemporains, il n'y a que quelques auteurs dont j'ai tout lu et presque tout aimé, et ce sont des femmes: Annie Ernaux, Camille Laurens, Marie NDiaye et Marie Darrieussecq. Je trouve étonnant que les quatre auteurs qui me touchent le plus soient des femmes. Je n'ai pas grand-chose d'autre à dire, sinon que je vais traduire ce petit texte des Guerrilla Girls⁴ que j'ai beaucoup aimé, qui est affiché au début de l'exposition « elles@ » et qui s'intitule « De l'avantage d'être une artiste ».

Travailler sans la pression du succès.
Ne pas avoir à exposer avec des hommes dans les galeries.
Pouvoir échapper au monde de l'art en faisant quatre boulots alimentaires.
Savoir que votre carrière débutera à quatre-vingts ans.
Être sûre que votre art sera étiqueté féminin.
Ne pas être coincé dans un poste titularisé.
Pouvoir choisir entre carrière et maternité.
Avoir plus de temps pour travailler quand votre compagnon vous quitte pour quelqu'un de plus jeune.
Être incluse dans des histoires de l'art révisées.
Ne pas connaître l'embarras d'être appelé un génie.
(Écouter la citation sur [archives sonores](#), repère: 1 h 09 min 23 s)

15

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Bien que je ne me sois jamais engagée ou exposée de ce côté-là, je suis fondamentalement d'accord: il y a une injustice dont je suis de plus en plus consciente, mais en même temps je ne suis pas à même d'en parler car je n'ai aucun engagement féministe. Il suffit de regarder dans la littérature et les prix littéraires en France – on en a un peu parlé cette année avec le prix Goncourt –, six femmes seulement en un siècle ont eu ce prix depuis qu'il existe. Cette exposition fait beaucoup de bien parce qu'elle attire le regard, même si elle s'inscrit dans ce que dénoncent les Guerrilla Girls, « voici une histoire de l'art féminin ». C'est vrai qu'on ne souhaite pas mettre l'art féminin dans une catégorie à part mais cette exposition sert quand même à déplacer le regard.

Xavier Houssin : Tout cela est aussi passé, dans les années soixante-dix, par une redécouverte du corps, et cette importance du corps est considérable dans ce que vous écrivez – on parle bien sûr de *Jouir*. J’aimerais que vous nous lisiez le passage sur les odeurs.

Catherine Cusset : Ce n’est pas le pire. Mais il aurait fallu lire un passage qui viendrait avant celui-ci. Si cela ne vous dérange pas, je vais vous lire plusieurs petits passages qui sont liés.

Lectures de *Jouir* par Catherine Cusset :

Quand je suis entrée dans la galerie, le mercredi, j’ai constaté avec soulagement qu’I. ne me plaisait guère malgré ses yeux gris clairs. Il m’a parlé de l’auteur des œuvres qu’il avait tenu à me montrer, un jeune artiste mexicain parvenu au stade terminal d’un cancer. Il aimait, dans ces œuvres, leur calme...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère: 1 h 12 min 40 s)

Arouses, en quatre syllabes bien nettes. L’accent british de l’anglais appris à l’école, le nez fier, la douceur des syllabes et de la voix orientale, quelque chose de moelleux où je m’enfonce, une voix à volutes, on dit une voix qui chante...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère: 1h 13 min 43 s)

Le samedi j’ai commencé à remarquer mon odeur. Je me respire sous les bras. Je sens fort. Même après la douche il me semble que je sens fort. Mon odeur ne veut pas disparaître. Si je parle le matin au téléphone, je transpire beaucoup, et mon odeur devient si forte qu’on peut la sentir à distance...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère: 1 h 14 min 40 s)

Xavier Houssin : C’est important ces histoires d’odeur, ces histoires de corps, cette manière dont vous l’écrivez. Est-ce qu’on peut savoir ce qui a préexisté à ce livre, qui est au fond celui qui est le plus explicite? Vous avez écrit que « jouir, c’est là où on ne s’attend pas »; vous n’avez pas écrit cela?

Catherine Cusset : Non. Il y a trois ou quatre origines à ce livre. Il y a d’abord, comme à chacun de mes livres, une origine autobiographique: j’étais mariée, je connaissais mon mari depuis sept ans, et j’ai eu une attirance très forte pour quelqu’un d’autre, qui m’a donné pour la première fois la peur de tomber amoureuse, et comme j’avais eu avec mon mari une histoire d’amour compliquée et difficile, et que j’avais fait beaucoup souffrir quelqu’un d’autre, j’ai eu la terreur que cela recommence et que ce soit quelque chose qui ne s’arrête pas. J’ai donc commencé à m’interroger sur l’amour et le désir, cette chose qui surgit inopinément et qui dérange. À côté de l’origine biographique, il y a des lectures: je lisais à l’époque les textes d’Hervé Guibert et de Renaud Camus, et j’étais très intéressée par leur façon d’écrire sur le désir, une façon très neutre, très plate, qui disait crûment et très simplement les choses. D’ailleurs je l’ai écrit dans *Jouir*:

16

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Lecture de *Jouir* par Catherine Cusset :

Je suis jalouse des homosexuels, jalouse de mes amis pédés, jalouse de Renaud Camus et d'Hervé Guibert, même si Hervé Guibert est mort. Je les lis et les relis. À Paris, à New York, à Londres, à Berlin, à Sidney ou à San Francisco, ils ont envie d'un corps et le prennent. Ils l'écrivent avec la même simplicité : sans émotion, sans angoisse, sans culpabilité.

(Écouter la citation sur [archives sonores](#), repère : 1 h 17 min 14 s)

Ce passage vous donne bien le ton. De toute évidence, je ne peux ni prendre un corps ni le décrire sans émotion, sans angoisse et sans culpabilité. En même temps, « prendre » un corps a dû pouvoir m'arriver car j'ai aussi un côté prédateur, comme je l'écris dans *Jouir*. Enfin, j'ai voulu écrire un livre sur le désir et la sexualité de la façon la plus neutre possible et qui irait droit aux faits sans aucun commentaire. C'est ce qui a finalement décidé de la forme de *Jouir*, qui est une narration des faits sans aucune introspection. La troisième idée était de tout dire, de dire vrai sans la protection qu'auraient donnée une écriture plus littéraire, une introspection et une analyse ; aucune distance, dire les choses brutalement, directement. Ce livre est composé d'une mosaïque de petites anecdotes qui disent tout et parfois des choses vraiment très crues, sur la masturbation, sur les fantasmes, et puis sur les aventures d'une nuit, les aventures plus longues, le désir et l'amour. Pour ces raisons, c'est un livre qui a pu être très mal lu. Il n'est pas évident à comprendre et pour certaines personnes qui ont davantage de tabous que je peux en avoir, c'est une sorte de catalogue sexuel. C'est pourquoi c'est aussi un livre qui m'a créé beaucoup de malentendus ; il arrive que des lecteurs, totalement allumés, veuillent ensuite me rencontrer en s'imaginant je ne sais quoi... C'est parfois problématique, surtout si je vous lis ce passage.

17

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Lecture de *Jouir* par Catherine Cusset :

Parfois la jouissance est telle que je doute de pouvoir en atteindre une aussi forte avec un homme. [Je parle de la jouissance dans la masturbation] Déclenchés par un fait divers dans le journal ou un détail épiqué dans un roman, mes fantasmes sont très semblables les uns aux autres...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère : 1 h 19 min 34 s)

Xavier Houssin : Je voulais arriver à Sade qui fut effectivement le sujet de votre doctorat ; vous avez écrit sur l'enfermement, sur les lettres de Sade à Vincennes...

Catherine Cusset : Pendant des années, j'ai été extrêmement mal à l'aise d'être universitaire. J'enseignais à Yale, qui est une université prestigieuse, et les gens me disaient tout le temps : « Ah, vous enseignez à Yale ! et vous enseignez quoi ? » J'avais l'impression d'avoir une fausse identité et de mener un double-jeu ; j'étais vraiment dans la mauvaise foi, d'ailleurs je préparais à peine mes cours et faisais beaucoup travailler les étudiants – en Amérique, c'est bien, parce que plus les étudiants parlent, plus ils ont le sentiment que les cours sont bons : il suffit d'avoir des questions prêtes. J'ai

aussi beaucoup travaillé parce que je pensais, à ce moment-là, que j'aurais une carrière universitaire. Je publiais mes premiers romans mais je ne savais pas encore où j'allais, et souvent je cherchais un sujet parce qu'il y avait une conférence en France et que Yale me payait le voyage, et je me disais : « un sujet sur l'enfermement... Sade est allé en prison, eh bien voilà ! je vais faire un truc sur les lettres de prison de Sade ». Peut-être que je me poserai un jour la question : « y a-t-il un lien ? » Mais je ne peux pas encore le faire, parce que j'ai trop repoussé tout ce qui était cette carrière universitaire ; cela me paraissait tellement faux, même si j'ai travaillé sur des choses qui m'intéressaient.

Xavier Houssin : Vous avez écrit sur les libertins, les romanciers du plaisir, *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, *Les Égaréments du cœur et de l'esprit* de Crébillon, *Thérèse Philosophe* de Boyer d'Argens, qui est une sacrée polissonnade, *La Religieuse* de Diderot, etc. Qu'est-ce qui vous lie à cette époque, le XVIII^e siècle ? Ou plutôt, qu'est-ce qui lie tout cela à votre écriture ?

Catherine Cusset : J'ai mis un certain temps à le comprendre. Si j'ai choisi les romans du XVIII^e siècle comme sujet d'étude, c'est justement parce que j'aimais beaucoup moins les romans du XVIII^e que les romans du XIX^e et du XX^e siècle, et donc je voulais protéger les romans que j'aimais et ne pas avoir à les étudier. Ils se lisent pour le plaisir, je ne voulais pas avoir à les dépecer. Pourquoi faire ma thèse sur Sade ? Je n'avais pas tellement envie de faire une thèse mais il fallait le faire, et j'ai pensé que c'était drôlement intéressant que la lecture de Sade provoque une excitation sexuelle ! Dans les années soixante-dix, Sade avait été complètement revendiqué par les philosophes, on voyait en lui un philosophe et on se demandait s'il était un bon écrivain, parce que Sade est aussi très ennuyeux, il vous tombe des mains. Pourtant, si vous allez au théâtre écouter un montage de textes de Sade, vous reconnaissez immédiatement sa phrase, qui brille comme un diamant au milieu des phrases qui ne sont pas de lui. Il a du style. Dans ma thèse, j'ai cherché à comprendre pourquoi il avait écrit des romans et pas des essais philosophiques, et j'ai travaillé sur le rapport entre la forme romanesque et les idées philosophiques.

Après coup, je me suis aperçu qu'il y avait un lien, que je n'ai pas vu pendant longtemps, entre d'un côté le libertinage, le corps et l'érotisme, et, de l'autre, l'émotion et la douleur. Le romancier libertin a pour but de démontrer quelque chose par le corps : il débusque le métaphysique. Tous ces grands discours, ces grands sentiments, ces prêtres qui prêchent la chasteté, ces maris qui prêchent la fidélité, le romancier libertin va les montrer par derrière, par le biais de petites histoires. C'est une façon de montrer que ce qui triomphe, ce ne sont pas les grands discours ou les grands sentiments, ce ne sont pas les principes moraux et philosophiques, mais le corps : dès qu'il entre en jeu, il y a ce qu'on appelle, chez ces romanciers, le « moment ». Dans le « moment », le corps se met à agir de manière différente, cède à la séduction et contredit les principes moraux. Je crois qu'il y a chez moi quelque chose de très proche de cela. Fondamentalement, je m'intéresse à cette contradiction-là, et d'ailleurs je le dis à la fin de *Confessions d'une radine*.

Lecture de *Confessions d'une radine* par Catherine Cusset :

Les mots aussi, je les épargne. J'ai toujours peur d'en dire trop. Mon style est économe. La digression me fait horreur...

(Écouter la suite sur [archives sonores](#), repère: 1 h 26 min 25 s)

Et c'est cette petitesse liée au corps et au réel qui me lie au libertinage, dans une lutte contre le métaphysique et l'hypocrisie... Du moins c'est mon rapport au monde.

Xavier Houssin : Au fond, si vous avez choisi ce XVIII^e siècle libertin, ce n'est pas complètement un hasard : on devient ce qu'on est... Comment devient-on écrivain ? Je repense souvent au texte de Régine Detambel, *L'Écrivain*, à ces processus et à ces étapes par lesquelles on passe ; je ne sais pas si cela vous est arrivé de cette même manière. Vous parliez de ce premier livre publié dans les années quatre-vingt-dix, *La Blouse roumaine*, qui se serait peu vendu ; quand une certaine reconnaissance de ce que vous écriviez est-elle arrivée ? Si on publie c'est tout de même pour être lu, vous attendiez-vous à cette reconnaissance ?

Catherine Cusset : Il y a eu deux reconnaissances. Tous les gens qui écrivent connaissent la difficulté d'écrire, de finir un manuscrit, de chercher un éditeur, de l'envoyer... Je n'avais pas cherché un éditeur puisque Sollers l'avait accepté, mais cela me paraissait incroyable : mon roman me semblait être un roman d'amour et non de libertinage, il se trompait sur la marchandise ! Et puis le livre paraît et quelque part la vérité est révélée : puisque personne n'en a parlé, pas un article, qu'il a été totalement ignoré, cela m'a renvoyée à ce dont j'étais sûre, à savoir que c'était nul. Il y avait une sorte de confirmation du réel très forte et c'est évidemment assez traumatisant. J'ai mis cinq ans à publier mon deuxième livre, *En toute innocence*. J'avais envoyé le manuscrit à Sollers, mais il ne m'a pas répondu – d'ailleurs il m'ignorait complètement, comme si l'insuccès du premier avait réglé la question – et je suis allée chercher un éditeur. Je me rappelle l'angoisse de l'arbitraire qu'a tout écrivain cherchant un éditeur. On se dit : « Il y a quelqu'un qui lit mon manuscrit, il suffit qu'il ait mal digéré, qu'il soit en train de penser à autre chose... » On a le sentiment de devoir surmonter des obstacles infranchissables et de passer par le chas d'une aiguille. Finalement, il a été accepté chez Gallimard et puis il est sorti – discrètement, parce que quand c'est le deuxième livre et que le premier n'a eu aucun succès, on ne table pas sur vous –, et là il y a eu le premier article. Alors, vous voyez, la reconnaissance ! Vous parliez de Régine Detambel, moi je pense à Proust, qui parle de la première fois où il voit un article de lui dans *Le Figaro*.

Il y a quelques premières fois. Pour moi, il y a eu d'abord cette carte postale de Sollers, quand je lui ai envoyé le manuscrit de mon premier roman et qu'il a répondu cinq jours après : « J'adore » ; je n'oublierai jamais le bonheur extrême de ce « J'adore ». Puis six ans ont passé et il y a eu la parution de *En toute innocence*. J'avais beaucoup plus conscience de la possibilité de l'échec – autant pour le premier je m'étais dit que ça allait être un succès immense, autant pour le deuxième j'étais devenue réaliste. Et puis il y a eu l'article de François Nourissier, qui a mis le roman sur la liste du

Goncourt. Il a écrit un article dithyrambique, fantasmant sur les « vierges folles » – tout le monde à ce moment-là a appris que j'avais fait une thèse sur Sade. Beaucoup d'articles très élogieux ont suivi celui-là et la reconnaissance critique a été un grand bonheur : tout à coup, on se met à exister. Il y a eu enfin une troisième étape : c'est ce qui s'est passé avec *Jouir*, qui était un projet pour avancer dans une proximité avec ce que j'appelais une forme de vérité, de tout dévoiler. Et je me suis aperçu que le monde était plein de tabous, et que de ce fait ce livre était très mal lu. Avant même qu'il paraisse, Jérôme Garcin l'a démolie dans *Le Nouvel Observateur* en disant que ce n'était rien d'autre qu'un catalogue de galipettes et le contraire de la littérature. C'était un article qui s'appelait « La Rentrée sera chaude », dans lequel il parlait de trois livres et terminait sur un autre roman écrit dans une langue pleine de métaphores, à l'opposé de mon style puisque j'avais au contraire essayé d'être aussi directe que possible. Et ce roman dont Jérôme Garcin faisait l'éloge en disant « voilà la littérature » a eu le prix Femina. L'article m'a beaucoup fait rire à l'époque. J'ai trouvé intéressant d'avoir provoqué une réaction violente. Il n'y a pas eu d'autres articles et le livre s'est vendu à huit mille ou dix mille exemplaires, ce qui n'était pas mal par rapport à ce que j'avais fait jusque-là, mais j'ai quand même pensé que si finalement je souhaitais qu'il n'y ait pas de malentendu sur ce que j'écrivais, il faudrait peut-être que je renonce à des choses trop personnelles. À ce moment-là, je vivais à Prague, et lisais la correspondance de Flaubert dans laquelle il aborde son dilemme sur le personnel et l'impersonnel. Il s'était posé, dans un contexte vraiment différent du mien, des questions assez semblables. Il était dans sa *Tentation de saint Antoine*, et, ses amis lui disant qu'il fallait aller vers l'impersonnel, il s'était résolu à partir d'un fait divers pour écrire *Madame Bovary*, qui fut le succès que l'on connaît. J'ai donc décidé de faire le choix d'écrire, pour la première fois, sur quelqu'un qui ne serait pas moi et qui n'aurait pas la liberté sexuelle que j'avais – liberté dont je n'avais pas trop conscience, puisque j'avais surtout l'impression d'être dans la honte et la culpabilité. J'ai choisi pour personnage une Américaine un peu coincée et j'ai écrit *Le Problème avec Jane*, qui a été à peu près ignoré par la critique en dehors d'un article de Jacques-Pierre Amette dans *Le Point*, mais qui a tout de suite bénéficié du bouche-à-oreille et a reçu six mois plus tard le grand prix littéraire des lectrices de *Elle*.

Il y a donc eu des étapes comme ça, où je suis passée de huit mille lecteurs en collection « Blanche » à quatre-vingt mille et peut-être pas pour des bonnes raisons. Parfois, les gens me demandent si je dépends de la critique et des lecteurs, et je suis amenée à me demander si je suis une girouette. Il faut dire que je me méfie extrêmement de mon aveuglement à moi-même, de la complaisance que je pourrais avoir envers moi-même. Certains écrivains ont une vigilance qui les garantit de cette complaisance, et d'autres, qui ont la tête bien faite, écrivent tout de suite une phrase parfaite et savent où ils vont... Malheureusement je ne suis pas comme ça, j'ai un cheminement beaucoup plus incertain.

Xavier Houssin : Vous avez maintenant ce qu'on peut appeler une œuvre derrière vous. Avez-vous cette vision rétrospective qui vous fait regarder tous ces livres de temps en temps par-dessus votre épaule droite ou gauche ?

Cela prend-il sens pour vous, est-ce comme une colonne vertébrale, malgré ces erreurs dont vous parlez? Nous n'arrêtons pas de parler de culpabilité et quand vous dites que vous êtes un peu « versatile » dans votre mode de fonctionnement, cela n'a-t-il pas à voir avec cette culpabilité?

Catherine Cusset: Bien sûr! En même temps, « versatile », c'est un mot. En vérité, je n'écoute l'autre que si son avis fait écho à quelque chose que je pense déjà. J'aime particulièrement les critiques négatives parce qu'elles éclairent en général un angle que je ne vois pas dans mon rétroviseur interne. Elles me permettent de réfléchir, de prendre conscience de mes choix et, à partir de là, de les rejeter comme des erreurs ou au contraire de les assumer. Si, par exemple, on trouve ma narratrice narcissique et complaisante alors que ce n'était pas délibéré de ma part, c'est intéressant parce que je ne m'en rends pas compte, et je me demande ce qui produit cet effet, et s'il s'agit d'un défaut en moi. Quant à regarder les livres derrière moi... D'abord, je ne crois pas qu'on soit un écrivain: on écrit ou on n'écrit pas, et on vit dans le présent. Quelqu'un qui me dirait que le livre de moi qu'il a préféré est *En toute innocence* me ferait plaisir, mais aussi extrêmement peur, car c'est mon deuxième livre et je redoute d'avoir écrit mon meilleur livre il y a seize ans... Quand j'en relis des passages, je m'aperçois qu'il est plus difficile à lire que mes autres livres parce qu'il a moins de ponctuation, mais il me semble aussi plus fort que ce que j'écris maintenant. La question que je me pose après chaque livre est: qu'est-ce que je vais faire ensuite? J'ai besoin de croire au progrès.

Parce que je vis à New York, on me demande souvent si je suis traduite en anglais. C'est la grande question en France. Il y a une fascination pour l'Amérique – qui n'est pas réciproque – au niveau de la littérature. *Le Problème avec Jane*, je l'ai écrit en anglais avec une innocence absolue. J'ai appris l'anglais à vingt-trois ans et je l'écris très mal. Mais j'ai écrit ce livre en anglais car je n'arrivais pas à inventer en français; en plus, je l'ai écrit à Prague, et parce que je vivais entourée de Tchèques, la langue anglaise me manquait davantage à l'instar de ma langue. En outre, c'était un roman inspiré par les États-Unis et l'université de Yale où j'avais enseigné de nombreuses années. Quand il a été terminé, j'ai trouvé un agent qui a trouvé un éditeur – tout cela me paraissait incroyable –, et le livre est sorti aux États-Unis le 12 septembre 2001. Il a sombré avec les tours et il a coulé toute possibilité d'une carrière américaine, parce qu'en Amérique, quand vous cherchez à publier un livre, la première chose que fait un éditeur, c'est de regarder les chiffres de vente de ce que vous avez déjà publié.

Public: La question s'adresse à vous mais elle concerne aussi toute la génération de l'autofiction. J'ai beaucoup aimé vos livres, même si je ne les ai pas tous lus, mais cette espèce de rétrécissement de la littérature autofictionnelle me laisse toujours insatisfaite, non pas que cela soit désagréable, mais le monde est-il aussi inintéressant? Vous vivez à New York mais vous êtes française et je me pose la question de savoir si des écrivains français sont susceptibles d'exploser, d'avoir le souffle des écrivains américains. Comment sortir de Christine Angot? Je ne vous compare pas à elle, mais je suis réellement terrorisée par l'étroitesse d'une certaine littérature.

21

Catherine Cusset
Entretien avec
Xavier Houssin

Catherine Cusset: Votre question est légitime. Ce qui m’a frappée cette année – moi qui ne vis pas ici et qui ne suis pas de très près la littérature et le discours sur la littérature en France –, en débarquant à Paris après plusieurs années d’absence, c’est que le mot « autofiction » était devenu un gros mot – ce qui n’était pas le cas il y a quelques années. Il est courant de dire que les écrivains d’autofiction ne parlent que d’eux, de leur nombril, et qu’il serait temps de parler du monde.

J’entends bien ce discours sur l’autofiction, mais pour moi il y a de bons et de mauvais livres. Il y a des romans qui parlent du monde entier et qui sont des livres nuls, il y en a qui parlent du monde entier et qui sont des livres excellents ; il y en a qui parlent du « moi » qui sont de bons livres, et il y a des romans du « je » qui sont de mauvais livres. Et c’est tout. Quant à cette question du rétrécissement, j’ai envie de vous renvoyer à un texte qui date de 1950, que j’ai relu récemment et que j’ai trouvé vraiment excellent – qu’on devrait imprimer en lettres d’or quelque part –, qui est *L’Ère du soupçon* de Nathalie Sarraute. Elle dit des choses vraiment belles sur l’usage du « je », comment finalement, à partir du « je », la littérature ayant aujourd’hui changé de mode d’écriture peut approcher le plus près possible de cette vérité qu’on recherche en littérature.

Public: Quant à ce problème du « je » narratif et de l’univers restreint qu’il implique, je pense à l’exemple de Proust, qu’on traitait de mondain et qui décrit un petit monde disparu, et pourtant c’est peut-être l’auteur français qu’on lit le plus aujourd’hui et avec le plus de délectation. Le problème se pose certainement dans d’autres termes que ceux qui ont été soulevés.

Xavier Houssin: Les aventures du « je » sont à suivre... Merci beaucoup à Catherine Cusset. Je vous renvoie à tous ses livres, dont *New York, journal d’un cycle* et *Un brillant avenir*, ainsi qu’à tous ceux qui sont sortis en poche, sans parler des textes universitaires que vous pourrez peut-être dénicher...

¹ « Déterminez le défaut le plus irritant de chaque membre de votre famille et attribuez-lui une couleur. Dès que votre père hurlera pour un torchon disparu, vous lui crierez “Carton vert!” Chaque fois que votre mère se lamentera sur sa vie ratée, vous vous exclamerez: “Carton rouge!” [...] Seul, vous surprenant à boudier parce que personne ne vous aime, vous vous direz soudain, dans un éclair de lucidité: “Carton bleu!”, et vous éclaterez de rire. » ↑

² Ma mémoire m’a curieusement trompée, car les prénoms des parents dans *La haine de la famille* sont Elvire et Philippe, pas Elvire et Jean-Pierre, comme je l’ai cru en écrivant *Un brillant avenir*. Petit flou sur le nom du Père... ↑

³ « L’Infini » est une collection de littérature de création et d’essais contemporains dirigée par Philippe Sollers ; Catherine Cusset fait ici référence à la revue du même nom qui lui est associée, prolongeant toutes deux les précédentes expériences éditoriales de leur animateur (voir www.gallimard.fr/ecoutezlire/fiche_infini.htm). ↑

⁴ Les Guerrilla Girls sont un groupe d’artistes féministes radical fondé à New York en 1985 et connu pour créer et diffuser des affiches afin de dénoncer les discriminations dont sont victimes les femmes et les personnes de couleur, notamment dans les arts. Voir le site <http://www.guerrillagirls.com>. ↑